

Emmanuelle Bayamack-Tam

Rai-de-cœur

Roman



P.O.L

Rai-de-cœur

Emmanuelle Bayamack-Tam

Rai-de-cœur

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1996
ISBN : 2-86744-505-1

A Olivier Doumerg

Je ne savais pas que la vie serait aussi triste. Je jure que je ne le savais pas. Je jure que jusqu'à ces temps derniers, je conservais encore l'espoir que tout s'arrangerait pour peu que je fasse en moi je ne sais quelle table rase, pour peu que je trouve je ne sais quelle clef à l'ordre du monde.

Je jure que si j'avais su, je n'aurais pas pris toute cette peine pour me donner un peu de plaisir, pas plus que je n'aurais cherché aussi frénétiquement à me cultiver, à me mouvoir, à me grandir. Mais voilà, je ne savais pas. Ou plutôt, à chaque fois que j'ai eu la prescience de cette tristesse, elle s'est trouvée irrémédiablement submergée par la houle joyeuse de la jeunesse.

Je n'ai pas l'intention de raconter ni d'expli-

quer quoi que ce soit. A mon sens, cela relève déjà d'une grande faiblesse que d'écrire comme je le fais, à l'heure des bilans. Je redoute le caractère ridiculement tragique et inévitablement testamentaire que prend tout récit entrepris dans des circonstances aussi mortifères. Convenons donc que je n'écris ni ne raconte. Que je me dresse au milieu des choses dites, semblable à elles et sans pouvoir sur elles.

Juste une poignée de souvenirs définitivement givrés, condensés autour de mes figures centrales : Kéziah, Siri, Fénix, le N'mab...

Juste la conviction d'avoir vu, un instant, briller quelque chose : mais c'était nulle part. Domage.

Juste la volonté de n'être rien : ni homme, ni femme, ni fantôme, ni fantasma.

Juste le double enseignement de la vie brève : que l'amour n'existe qu'à la condition de n'être pas payé de retour ; que l'action ne doit avoir peur de rien et surtout pas de sa propre inanité.

Juste une poignée de souvenirs et leurs contraires : car il n'y a aucune raison de s'arrêter sur une case blanche quand la noire est si proche. Et ainsi de suite. En avant donc.

Le hasard a voulu que je naisse et grandisse dans un petit pays d'Afrique australe qui s'est trouvé par la suite radicalement rayé de la carte. En une nuit, il a été dépecé : tous les Etats voisins s'en sont adjudé un morceau. Plus personne aujourd'hui ne prononce son nom. Peut-être suis-je le seul à en reconnaître les syllabes peureuses dans une langue douce que ne parlent plus guère que quelques ethnies en voie de disparition. Ce pays n'a plus ni nom ni frontières. Je peux donc en toute légitimité affirmer n'être né nulle part, n'avoir pas de pays natal. Cette donnée relègue toute nostalgie originelle dans le domaine de la science-fiction. Mais bien sûr, cela n'empêche pas la nostalgie.

Des légendes aurifères couraient sur ce coin de terre sinistré où mes parents vinrent s'installer deux ans avant ma naissance. Qui sait d'ailleurs si ce n'est pas un rêve de chercheur d'or qui fut déterminant dans leur décision de quitter Fénix ? Fénix, la ville aux saisons douces, aux vitrines magiques, aux anciens parapets, mais aussi aux tours de verre d'un modernisme dément.

Néanmoins, ils ne partaient pas à l'aventure ni même sur la foi des légendes susdites, mais dans

la perspective de gérer un rest-camp dont le propriétaire était Berndt, un ami d'enfance de ma mère. Concernant leur départ de Fénix puis leur arrivée au Kandjaland, les explications de mes parents sont confuses. Tant mieux : plus elles sont confuses, moins elles m'expliquent, moi l'enfant conçu là-bas et né de leur folie inexplicable.

Le désert du N'mab, des étendues de sel miroitant sous un soleil que je voyais virer au bleu quand le vent soulevait des nuages de poussière, le rest-camp de Berndt, les lodges en rondins, le gazon entretenu à grands frais : nous avons vécu là, Berndt et Siri – sa fille –, mes parents et moi, puis Kéziah. Nous avons vécu là, sans cesse ramenés les uns contre les autres par la déclivité de notre cuvette chauffée à blanc, entrechoquant nos passions, avec tout autour de nous des hectares de terre vierge pour enliser nos chagrins d'amoureux monomanes.

Inlassablement, je visionne le très court métrage de ma vie et je m'épouvante du faible nombre des images archivées. Mes riches heures, quel sale tour de passe-passe vous a dépouillées de vos enluminures ? Tout l'or qui m'est passé entre les mains s'est commué en plomb sans que je sache comment ni pourquoi. Mon beau passé, comme si ce n'était pas assez de porter en moi la crainte de

ne pas t'avoir réellement vécu, il m'a fallu en plus te voir t'amenuiser ! N'était-il pas possible de te sauvegarder, de verrouiller chaque soir la conscience de mes journées ? Au lieu de quoi j'en suis réduit à astiquer le peu qui me reste, le résidu dérisoire de mon précieux temps :

Le nez court et rose de Siri s'emperlant d'une fine suée.

Le désert se jetant si abruptement dans l'océan qu'après les fournaises les plus extrêmes vous rencontriez sans transition un front d'air glacé qui vous coupait le souffle : « C'est comme ça qu'on attrape la mort. »

Les employés de Berndt s'abritant du soleil avec de grands parapluies noirs fichés en terre, sous lesquels ils s'accroupissaient pendant des heures.

La douce teinte passée que finissaient par prendre tous nos vêtements sous la lumière australe.

Les bêtes, qui elles aussi subissaient au Kandjaland de curieuses mutations chromatiques : lions à la pâleur neigeuse, éléphants du désert à la robe d'un jaune délicat, zèbres à peine rayés.

L'exaltation que suscitaient toujours en moi les projets virils de mon père : parties de pêche au gros sur le bateau de Berndt, expéditions punitives

contre un village voisin coupable d'avoir laissé ses chèvres saccager notre gazon, éternels grands travaux de maçonnerie auxquels il m'initia précocement.

Berndt s'engouant pour tous les petits cris de la technologie et nous faisant connaître les consoles de jeux, le caméscope, le téléphone portable, des années avant que leur vogue ne s'empare du reste du monde.

Tetris, ce jeu dont nous fûmes tous sévèrement mordus et dans lequel je vois aujourd'hui la parfaite métaphore de ma mémoire défaillante : de belles imbrications colorées qui scintillent un moment sur l'écran – et parfois des trous noirs dans ces rangées parfaites –, des strates qui s'empilent et disparaissent, mystérieusement happées par un invisible néant. Le soir, au moment de me coucher, je continuais à voir défiler des briques et, incapable de dormir, je me relevais pour jouer encore.

Kéziah, Siri : nos rendez-vous et nos conciliabules en un lieu que nous appelions « La Planète », vaste étendue craquelée comme nous imaginions que devait l'être le sol de Mars ou de Saturne, cirque délimité par les hautes lignes des dunes, paysage de début ou de fin du monde, beautiful scenery, so beautiful...

Avec un rire roucoulé, elle se projette hors de la chambre et fait trois pas titubants dans le couloir. La chaleur nous a réveillés. Le ventilateur ne brasse plus que l'odeur de bois pourri des poutres du plafond. Quand elle me reconnaît, à l'autre extrémité du couloir, elle accélère sa progression et tombe à genoux devant moi. Dans la semi-obscurité, nous nous mesurons du regard. Elle m'attire contre elle avec un rire plus aigu et plus tremblé encore. Je viens donner de la tête entre ses deux seins, je viens laper les sucs qui y ont fermenté. C'est salé comme sa sueur, sucré comme son parfum : inimitable. Contre ma tempe, son ventre bat. Nos peaux se ventousent, se décollent, au rythme de sa respiration lourde.

Elle me serre plus fort. Ma bouche s'ouvre et se referme sur l'air brûlant.

– Mon chéri, mon bébé...

Je n'ai pas de souvenir plus ancien que celui-là. Il émerge de mes premiers âges mais demeure dans sa gangue de répugnance voluptueuse.

Mon second souvenir date de l'instant qui suit. Bizarrement, il s'agit pour moi de deux souvenirs distincts. Ma mémoire introduit ici une solution de

continuité qui ne correspond pas à la réalité mais rend compte de la violence de mes sentiments envers l'homme qui sort à son tour de la chambre et s'avance vers nous. Aussitôt, je m'agite pour échapper à l'étreinte de ma mère, je pousse de petits cris de plaisir anticipé. Car je veux que ce soit lui qui me touche, qui me prenne, qui me parle. Je veux à toute force pénétrer dans son orbite roborative. Mais il pose deux doigts en V sur la nuque de ma mère. Ils se parlent dans une langue que je ne connais pas, bien qu'elle soit incontestablement la mienne, celle dont on use tous les jours autour de moi. Furieux de l'indifférence paternelle, je le suis aussi de l'utilisation de ce dialecte obscur et rapide. Sans que les doigts de mon père relâchent leur emprise sur sa nuque, ma mère me recouche expéditivement. Je pleure de l'empressement qu'ils ont mis à regagner leur chambre ; je pleure de leur oubli du rituel de mots tendres et absurdes qui accompagne d'ordinaire mon lever et mon coucher ; je pleure, surtout, parce que mes sens sont énervés d'avoir pénétré la sphère de leur désir et d'en avoir été aussitôt exclu.

Mon enfance toute entière, je la vis à l'ombre de la sexualité pugnace et publique de mes parents, dans une ambiance d'échauffourée passionnelle permanente. Mais leurs conflits comme leurs retrouvailles me laissent froid, voire

légèrement dégoûté. L'amour est une affaire d'adultes qui ne réclame heureusement aucune participation de ma part. L'amour, pour moi, viendra plus tard, et je serai, moi aussi, bête comme un chien à hurler sous la lune. Pour l'heure, j'ai mes jeux, j'ai mes livres. Je suis incolable sur les dinosaures, les planètes, les plus hauts sommets du monde et les records de vitesse dans le monde animal.

L'arrivée de Siri au rest-camp met fin à mon règne d'enfant solitaire sur un peuple d'adultes indifférents et un royaume de terres gastes. Expédiée par sa mère depuis une lointaine conurbation nord-américaine, Siri s'avère une compagne idéalement silencieuse et docile. Précocement nubile en dépit de ses origines scandinaves, elle arbore à onze ans des formes quasi définitives, de sorte qu'elle fait figure, à mes côtés surtout, de jeune géante. Son développement intellectuel est loin d'avoir été aussi fulgurant.

Avec Siri, mes jeux prennent une autre tournure. Nous sautons à la corde, nous toilettons ses chiens, et nous passons des heures à habiller et déshabiller ces longues poupées blondes, au prénom américain, que Sigrid fait parvenir à sa fille avec des coffrets d'accessoires minuscules : robes pailletées, tenues de sport fluorescentes, néces-

saire à coiffure, mobile home de plastique léger. Ce qui fait l'intérêt des Barbie, c'est qu'à l'inverse des autres poupées elles n'ont rien d'enfantin, elles n'invitent pas à pouponner. Au contraire, leurs formes caricaturales – taille marquée, seins haut dressés – proclament ostensiblement leur condition de femme adulte. Mais Siri et moi n'aimons pas leur garde-robe au conformisme criard. Négligeant les vêtements tout faits, nous nous lançons dans d'interminables séances de coupe et de couture. Tout nous est bon : le papier gaufré qui enveloppe les biscuits, la paille sèche du bush, les chutes de tissus, les plumes de nos poules, les brins de laine, les copeaux bicolores qui sortent du taille-crayon. En plein désert du N'mab, nous inventons une mode sublime et complexe qui doit très peu aux catalogues de vente par correspondance que ma mère reçoit à chaque nouveau semestre, bien que ceux-ci aient fait l'objet de frénétiques compulsions préalables. Mais ce ne sont pas seulement notre habileté manuelle et notre inventivité de stylistes en herbe qui sont ainsi mises en jeu : pour moi en tout cas, il s'agit aussi d'un fabuleux exercice de rhétorique. Tout en découpant, cousant, collant, ajustant, tout en coiffant et maquillant les Barbie, je m'exprime tout haut à la façon d'un chroni-

Si la seule idée d'un Dieu ne me faisait pas rire, je rendrais bien ici quelques oracles, quelque parole inspirée, quelque évangile enluminé qui réconcilierait les autruches effarées, les sauterelles rongeuses, les guitaristes mystiques, les filles à la blondeur boréale, les mères oublieuses de leur première portée, les pères devenus prédicateurs de salon, tous les ergs et les regs du N'mab, et même le souvenir, toujours fou en moi, toujours miraculeux, du garçon qui a trahi son ami pour les lumières de la ville.



9 782867 445057

75 F
936249-7
ISBN : 2-86744-505-1
03-96



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS